

Une nourriture de l'esprit

Le Fantôme de Shakespeare

Philip Wickham

Numéro 111 (2), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2004). Compte rendu de [Une nourriture de l'esprit : *Le Fantôme de Shakespeare*]. *Jeu*, (111), 24–26.

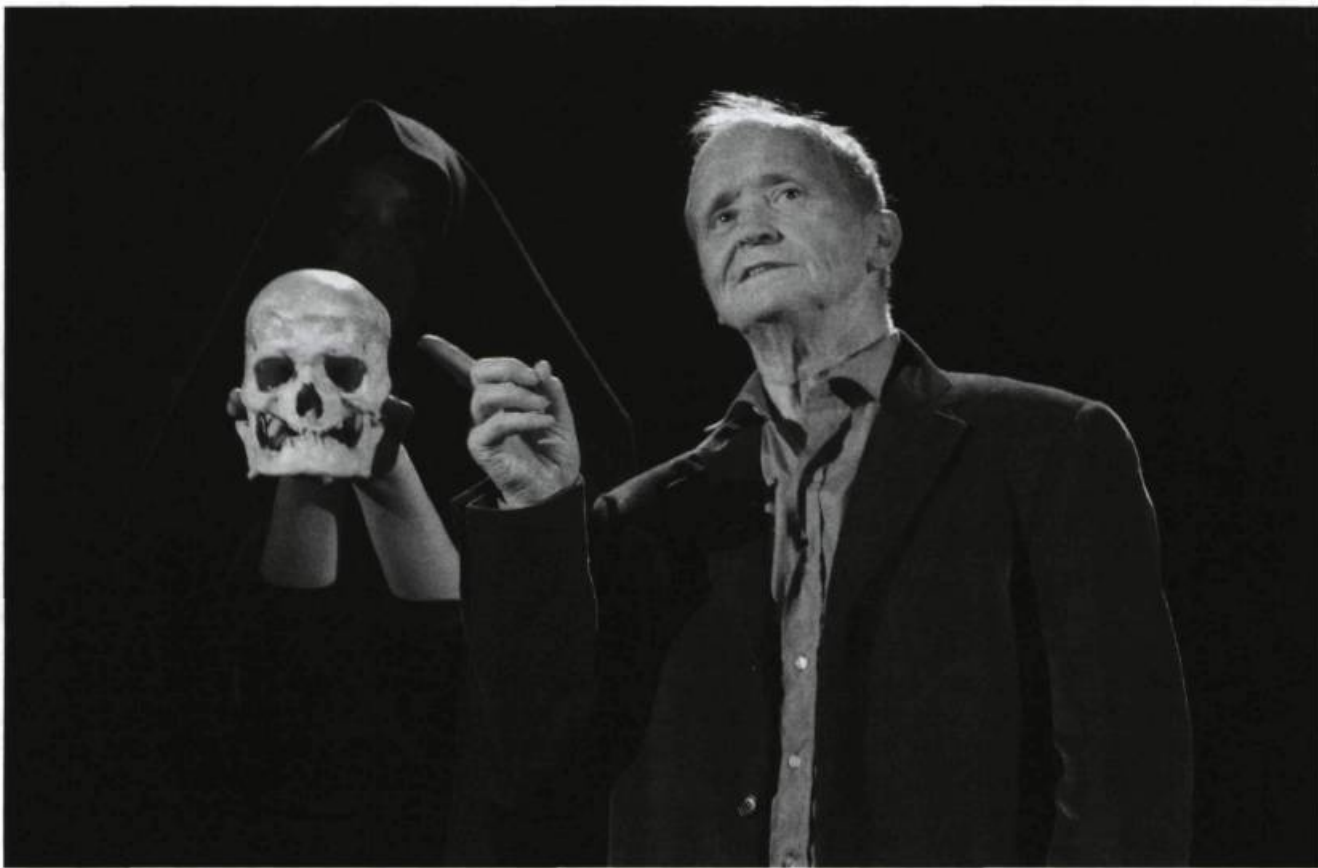
Une nourriture de l'esprit

Comme artiste de la scène, bien qu'il se produise devant une grande salle bien remplie, Philippe Avron convie le public à une rencontre intime, presque à un tête-à-tête avec le spectateur. Ayant beaucoup apprécié son spectacle, je trouverais dommage de lui répondre, même en tant que critique, autrement que sur le ton de la confiance, avec familiarité, comme à un ami. Ce n'est pas la première fois que l'acteur français septuagénaire foule le sol du Québec ; il nous a déjà visités avec un autre spectacle solo, *Je suis un saumon*, que je n'ai pas vu, mais que j'ai déjà travaillé avec des étudiants dans un exercice de production théâtrale. La séduction avait immédiatement opéré chez ces jeunes adultes de niveau collégial qui voyaient dans cette fable de poissons qui descendent vers la mer, puis remontent le courant jusqu'à leur frayère une fable un peu candide certes, mais aussi universelle que *le Petit Prince*. Philippe Avron était aussi venu faire un petit tour dans une classe de jeu au département de théâtre de l'UQÀM où, sans être tout à fait conscients de qui il était, nous avons été frappés par son magnétisme, alors qu'il nous présentait quelques scènes masquées de son cru. Celui qui a été l'élève de Jacques Lecoq, qui a été dirigé par Jean Vilar, qui a tenu quelques grands rôles du répertoire shakespearien, Hamlet notamment, et roulé sa bosse avec ses propres créations solo, arrivait donc chez nous précédé d'une solide réputation. Mais Philippe Avron incarne tout sauf la grande vedette : il a plutôt choisi la simplicité, la modestie, la grandeur d'âme comme accompagnatrices. On sort du *Fantôme de Shakespeare* d'un pas léger, l'esprit nourri par sa générosité et son sourire.

Le Fantôme de Shakespeare

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION DE
PHILIPPE AVRON ; MUSIQUE : JEAN-JACQUES
LEMÈTRE ; LUMIÈRE : ANDRÉ DIOT ; SON : JEAN-
GABRIEL CARASSO. PRODUCTION DE PULSAR 3 ET
CATHERINE DE COURSON, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER DU 3 AU 6 SEPTEMBRE 2003.

D'abord, l'entrée. On parle à son voisin, on n'a pas remarqué que Philippe Avron s'est approché de la scène par une des allées, qu'il a grimpé les marches. Aussitôt sur les planches, et sans que personne les en avertisse, tous se tournent vers lui. Il impose le silence, il crée l'espace de jeu dans lequel il entre, immédiatement. Le Théâtre Denise-Pelletier est ingrat, on le sait : la scène est large, la salle profonde, les plafonds sont hauts. Qu'à cela ne tienne, l'acteur sait remplir la scène de sa seule présence, avec l'appui de quelques accessoires symboliquement chargés : une ampoule qui descend des cintres, un trône, un masque... Il sait faire disparaître la distance entre lui et le public : « Où sont passés les fantômes ? Les fantômes, on ne les voit plus... Y'en a plus des fantômes... Et les greniers ? » : dès les premières répliques de ce petit homme presque chétif – avec son complet gris simple et sa chemise violet foncé, de circonstance (pour accueillir Shakespeare tout de même), sans cravate, et son visage fait pour sourire et faire sourire, et ses sourcils en accent circonflexe, et ses yeux tendres,



Le Fantôme de Shakespeare
de Philippe Avron. Spectacle
de Pulsar 3 et Catherine
de Courson, présenté au
Théâtre Denise-Pelletier
à l'automne 2003. Photo:
Pascal Gely/Agence
Bernand.

et ses cheveux un peu hirsutes, rares, et ses rides qu'on devine nombreuses –, on boit ses paroles, d'abord à petites lampées, puis, comme d'un vin frais, on voudrait s'en saouler. On en a presque les joues empourprées.

Ses mots, on savoure leur petit accent espiègle, plein de finesse. Il y en a un peu partout dans le texte. Comme les parents de Philippe Avron connaissaient son ancien professeur, il était « le paratonnerre de la classe ». Quand on lui demandait ce qu'il faisait chez Lecoq, il répondait : « Chez Lecoq, on fait la brique. » Quand il fait parler un accessoire de théâtre, en l'occurrence un trône, il lui fait dire que John Gielgud était le plus grand acteur shakespearien de tous les temps. « Sir Gielgud ne jouait pas le roi Lear. Il était le roi Lear. Le texte il s'asseyait dessus. [...] On ne faisait qu'un. J'étais le socle, il était la statue. » Comme son confrère anglais, l'acteur français n'incarne pas seulement une chaise, il est la chaise, il devient lui-même le crâne, il entre dans la peau d'une épée, il est le message du messenger. Philippe Avron multiplie les registres, se métamorphose sous nos yeux, revient à la neutralité pour mieux repartir sur une autre lancée poétique, mais toujours avec la même déconcertante simplicité.

Il y a aussi, bien sûr, Philippe Avron le mime. Pas le mime sévère et silencieux, mais le mime bavard, frivole, qui met son art au service de la rencontre avec le public. Il fallait le voir livrer les interprétations variées d'une opération chirurgicale, d'abord

avec des doigts de fée, puis avec des mains d'ogre... Quelques notes chantées avec la voix un peu rauque, et nous avons sous nos yeux une parodie de Charles Aznavour. La démarche du professeur de philosophie avec le foulard au cou et la main qui se caresse le menton était une autre perle de jeu. Quand il enfilait le masque Dents Dehors, représentation du parfait benêt qui n'en dit pas moins de grandes phrases : « Quel chef-d'œuvre que l'homme ! », on aurait dit qu'il était né avec. Tout son corps devient masque, des pieds jusqu'à la tête, et jusqu'au bout des doigts. C'est donc ça l'art millénaire, appris, maîtrisé, assimilé jusque dans la moëlle.

Ce spectacle repose essentiellement sur une conversation que Philippe Avron engage avec William Shakespeare lui-même, et qu'il appelle My Lord, lequel lui répond par des « Philip ! » un peu autoritaires. Mais, loin d'être un cours, sur l'auteur élisabéthain, c'est un voyage transversal à travers ses grandes œuvres, à la rencontre de ses grands personnages. Le texte est saupoudré des citations les plus importantes, une attention particulière étant donnée à la figure de Hamlet que l'acteur a interprétée à plusieurs reprises, mais qui l'amène à s'arrêter sur un seul passage significatif : « La chose (le fantôme) est revenue. » En dehors de son contexte, au cours d'un souper de famille ou à l'Assemblée nationale, la réplique pourrait provoquer de grands remous.

Quand Philippe Avron vient au Québec, il n'adapte pas son texte pour le public local. Certains passages paraîtront alors plus hermétiques aux non-initiés, par exemple quand on fait allusion à certaines têtes d'affiche comme Philippe Caubère, ou le professeur Gaffiot, ou Roland Barthes. Ceux qui ne sont pas familiers avec l'œuvre de Shakespeare ne reconnaîtront pas toutes les citations, ne verront pas les allusions, les clins d'œil subtils. Ce spectacle, si on le compare à *Je suis un saumon*, n'a pas la même universalité non plus ; il est par moments plus intellectuel, truffé de références littéraires et artistiques. Mais Philippe Avron a su les doser ; il peut satisfaire tous les goûts.

Et comme si sa générosité ne suffisait pas, avant de nous laisser partir, il nous a livré quelques courts poèmes dont un de Gaston Miron qui, disait-il, devrait mieux nous armer contre la grisaille du monde. L'homme à jeun que j'étais est sorti du théâtre l'esprit rassasié. ¶